

DAVID VAN REYBROUCK

Congo

Une histoire



PRIX MÉDICIS ESSAI 2012

**PRIX DU MEILLEUR LIVRE
ÉTRANGER ESSAI 2012**

Extrait de la publication

“LETTRES NÉERLANDAISES”
série dirigée par Philippe Noble

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

De la préhistoire aux premiers chasseurs d’esclaves, du voyage de Stanley missionné par Léopold II à la décolonisation, de l’arrivée de Mobutu puis de Kabila à l’implantation industrielle d’une importante communauté chinoise, ce livre retrace, analyse, conte et raconte quatre vingt-dix mille ans d’histoire : l’histoire du Congo, cet immense territoire africain au destin violenté.

Pour comprendre ce pays, un écrivain voyageur, historien et journaliste est allé à la rencontre du peuple du Congo. A travers de multiples séjours son regard s’est aiguisé, son empathie s’est affirmée, son incessante curiosité lui a permis de saisir, de consigner dans ses carnets souvenirs et propos inédits au rythme d’une enquête basée sur plus de cinq mille documents. Ainsi a-t-il composé ce livre événement traduit dans une demi-douzaine de langues, cet essai total devenu aux Pays-Bas un véritable best-seller de l’histoire contemporaine.

“*Congo* fait partie des rares ouvrages de non-fiction historique qui allient histoires vécues et analyse de ces histoires en transmettant avec virtuosité données pures et vue d’ensemble.”

Spiegel, Sebastian Hammelehle, Allemagne.

“Stylistiquement unique, savant, flamboyant. Le livre de l’automne, sublime et digne d’être lu.”

Dagbladet, Norvège.

“Nous pouvons le qualifier sans crainte de «livre de l’année». Ce mélange magistral de reportage, d’historiographie et de littérature a obtenu des critiques dithyrambiques et remporté prix sur prix... Ce que Van Reybrouck produit surtout sans effort, c’est une prose élégante, souvent magnifique.”

Vrij Nederland, Pays-Bas.

“Le monde se passionne pour cet ovni littéraire qui entrecroise approches historiographique, littéraire et journalistique...”

Jeune Afrique.

DAVID VAN REYBROUCK

David Van Reybrouck est né à Bruges en 1971. Il a étudié l'archéologie, l'histoire et la philosophie à l'université de Louvain puis à Cambridge. Il est titulaire d'un doctorat de l'université de Leyde.

Ecrivain, romancier, homme de théâtre, il est également journaliste. Congo. Une histoire est le troisième livre de David Van Reybrouck publié aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LE FLÉAU, Actes Sud, 2008.

MISSION suivi de *L'ÂME DES TERMITES*, Actes Sud-Papiers, 2011.

Les cartes de ce livre ont été conçues par Jan de Jong.

Titre original :

Congo. Een geschiedenis

Editeur original :

De Bezige Bij, Amsterdam

© David Van Reybrouck, 2010

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01370-7

David Van Reybrouck

CONGO
UNE HISTOIRE

Traduit du néerlandais (Belgique)
par Isabelle Rosselin

ACTES SUD

“Le Rêve et l’Ombre étaient de très grands camarades.”*

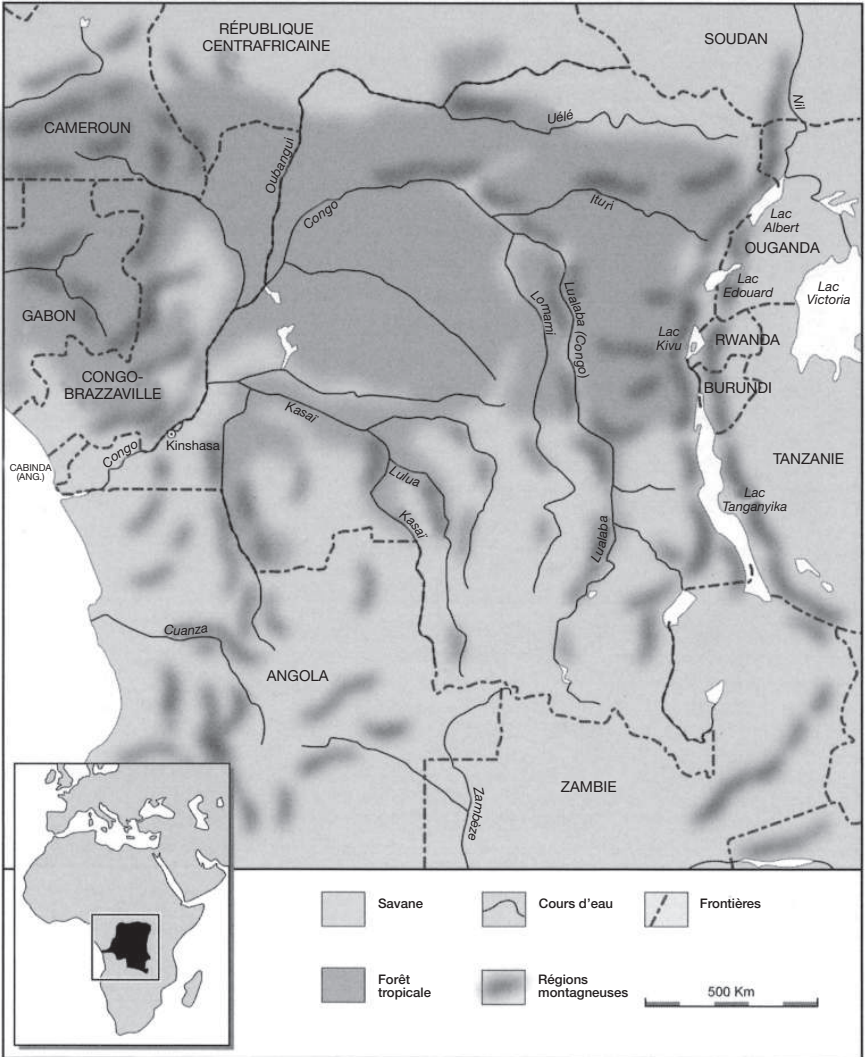
BADIBANGA,
L’Eléphant qui marche sur des œufs
Bruxelles, 1931

* Tous les mots ou expressions en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte.

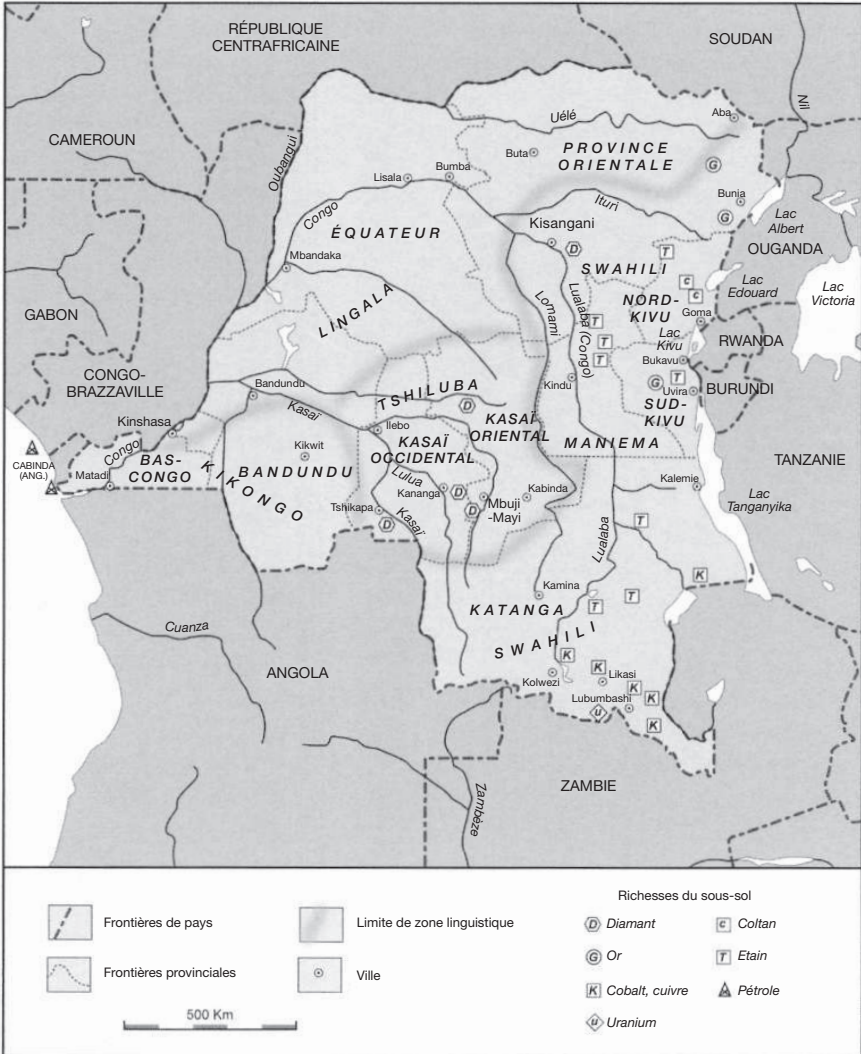
*A la mémoire d'Etienne Nkasi (1882 ?-2010),
en reconnaissance profonde de son témoi-
gnage exceptionnel et de la poignée de
bananes qu'il m'a offerte lors de notre pre-
mière rencontre.*

*Et pour le petit David, né en 2008, fils de
Ruffin Luliba, enfant-soldat démobilisé, et de
son épouse Laura, qui ont voulu donner mon
nom à leur premier enfant*.*

Carte 1 : Géographie



Carte 2 : Population, administration et matières premières



INTRODUCTION

C'EST ENCORE l'océan, bien sûr, mais manifestement il n'est plus le même, sa couleur a changé. Les vagues, larges et basses, continuent d'onduler gentiment, on ne voit encore que l'océan, mais le bleu se tache peu à peu de jaune. Cela ne donne pas du vert, contrairement au souvenir que nous a laissé la théorie des couleurs, mais un résultat trouble. L'azur éclatant a disparu. Les rides turquoise sous le soleil de midi se sont effacées. Le cobalt insondable d'où surgissait le soleil, l'outremer du crépuscule, le gris de plomb de la nuit : terminé.

A partir de maintenant, tout n'est que soupe.

Une soupe jaunâtre, ocre, rouille. On est encore à des centaines de milles marins de la côte, mais on le sait déjà : ici commence la terre. Le fleuve Congo se jette dans l'océan Atlantique avec une telle force qu'il change la couleur de l'eau sur des centaines de kilomètres.

Autrefois, le voyageur qui se rendait pour la première fois au Congo en paquebot se croyait presque arrivé à la vue de cette altération. Mais l'équipage et les habitués de la colonie faisaient vite comprendre au nouveau venu qu'il avait encore devant lui deux jours complets de navigation, deux jours au cours desquels il verrait l'eau brunir, se salir toujours plus. Debout contre le bastingage à l'arrière du bateau, il remarquait le contraste de plus en plus frappant avec l'eau bleue de l'océan que l'hélice continuait de faire remonter des profondeurs. Au bout d'un certain temps, de grosses touffes d'herbe dérivait au fil de l'eau, des mottes, des îlots que le fleuve avait recrachés et qui à présent, perdus dans l'océan, ballottaient au gré des flots. A travers le hublot de sa cabine, il distinguait des formes lugubres dans l'eau, "des morceaux de bois et des arbres déracinés, arrachés depuis longtemps à la sombre forêt vierge, car les troncs noirs avaient perdu leurs feuilles, et les moignons dépouillés de grosses branches tournoyaient parfois à la surface avant de replonger¹".

Les images satellite le montrent clairement : une tache brunnâtre qui au plus fort de la saison des pluies s'étend sur huit cents kilomètres à l'ouest. On dirait une fuite du continent. Les océanographes parlent d'"éventail du Congo" ou de "panache du Congo". Quand j'en ai vu pour la première fois des photographies aériennes, je n'ai pu m'empêcher de penser à une personne qui se serait tailladé les poignets et les maintiendrait sous l'eau – mais éternellement. L'eau du Congo, deuxième plus long fleuve d'Afrique, jaillit littéralement dans l'océan. Comme le fond est rocailleux, l'embouchure du fleuve reste relativement étroite². Contrairement au Nil, le Congo n'a pas donné naissance à un delta paisible s'ouvrant sur la mer, mais son énorme masse d'eau est expulsée vers l'extérieur à travers un trou de serrure.

La couleur ocre vient du limon que le fleuve Congo charrie sur son long trajet de quatre mille sept cents kilomètres : depuis sa source en altitude dans l'extrême sud du pays, à travers la savane aride et les marais couverts de lentilles d'eau du Katanga, le long de l'immense forêt équatoriale qui couvre presque toute la moitié nord du pays, jusqu'aux paysages changeants du Bas-Congo et aux mangroves fantomatiques de l'embouchure. Mais la couleur vient aussi des centaines de rivières et d'affluents qui ensemble forment le bassin du Congo, une région d'environ 3,7 millions de kilomètres carrés, plus d'un dixième de la superficie de l'Afrique, correspondant en grande partie au territoire de la république du même nom.

Toutes ces particules de terre, tous ces fragments abrasés d'argile, de limon, de sable se laissent emporter par le courant, en aval, vers le large. Parfois ils flottent tranquillement, glissant au fil de l'eau sans se faire remarquer, puis soudain ils basculent dans une furie frénétique qui mêle à la lumière du jour l'obscurité et l'écume. Parfois ils restent accrochés. A un rocher. A une berge. A une épave rouillée qui hurle en silence vers les nuages et autour de laquelle s'est formé un banc de sable. Parfois ils ne rencontrent rien, rien du tout, sinon l'eau, une eau toujours différente, d'abord douce, puis saumâtre, et enfin salée.

Ainsi commence un pays : loin de la côte, dilué dans une très grande quantité d'eau de l'océan.

Mais où commence l'Histoire? Là aussi, bien plus tôt qu'on ne pourrait l'imaginer. Quand j'ai envisagé il y a six ans d'écrire, pour le cinquantième anniversaire de l'indépendance du Congo, un livre sur l'histoire mouvementée du pays, non seulement à l'époque postcoloniale, mais aussi pendant la période coloniale et une partie de l'ère précoloniale, j'ai décidé que cela n'aurait de sens

que si je pouvais donner la parole à autant de voix congolaises que possible. Pour tenter à tout le moins de défier l'eurocentrisme qui allait certainement me jouer des tours, il m'a paru nécessaire de me mettre systématiquement en quête de perspectives locales, car il n'existe naturellement pas une version congolaise unique de l'Histoire, pas plus qu'il n'en existe une version belge unique, européenne ou tout simplement "blanche". Des voix congolaises, donc, autant que possible.

Seulement voilà : par où devais-je commencer dans un pays où, les dix années précédentes, l'espérance de vie moyenne était inférieure à 45 ans? Dans ce pays qui allait fêter ses 50 ans, les habitants n'atteignaient plus cet âge. Certes, des voix surgissaient de sources coloniales plus ou moins oubliées. Des missionnaires et des ethnographes avaient consigné des histoires et des chants magnifiques. Les Congolais eux-mêmes avaient écrit d'innombrables textes – j'allais même à ma grande surprise trouver un document autobiographique du XIX^e siècle. Mais je cherchais aussi des témoins vivants, des personnes désireuses de partager avec moi le récit de leur vie, même les banalités. Je cherchais ce que l'on retrouve rarement dans les textes, car l'Histoire est tellement plus que ce qu'on en écrit. On peut le dire de toutes les époques et pour toutes les régions, mais c'est d'autant plus vrai dans celles où seule une petite minorité en haut de l'échelle sociale a accès aux mots écrits. Ayant étudié l'archéologie, j'attache une grande valeur aux informations non textuelles, car elles permettent souvent d'obtenir une image plus complète, plus tangible. Je voulais interviewer des gens, pas nécessairement des personnalités influentes, mais des gens ordinaires dont la vie est marquée par l'Histoire avec un grand H. J'avais envie de demander aux gens ce qu'ils mangeaient durant telle ou telle période. J'étais curieux de savoir quelles couleurs ils avaient portées, à quoi ressemblait leur maison quand ils étaient enfants, s'ils allaient à l'église.

Bien entendu, il est toujours risqué de se faire une idée du passé en extrapolant à partir de ce que racontent les gens aujourd'hui : rien n'est aussi actuel que le souvenir. Mais si les opinions sont particulièrement malléables – les informateurs vantaient parfois les mérites de la colonisation : était-ce parce que les choses allaient si bien à l'époque? ou parce qu'elles allaient si mal à présent? ou encore parce que je suis belge? –, les souvenirs que laissent des objets ou des actes banals opposent souvent quant à eux une plus grande inertie. On avait un vélo ou on n'avait pas de vélo en 1950. On parlait kikongo avec sa mère quand on était enfant ou on ne parlait pas kikongo avec elle. On jouait au football au poste missionnaire ou on ne jouait pas au football. La mémoire ne jaunit pas

partout aussi vite. Les banalités de la vie gardent plus longtemps leur couleur.

Je voulais donc interviewer des Congolais ordinaires à propos de leur vie ordinaire, même si je n'aime pas le mot "ordinaire", car souvent les histoires que j'ai pu entendre étaient vraiment exceptionnelles. Le temps est une machine qui broie les vies, je l'ai appris en écrivant ce livre, mais parfois il y a aussi des gens qui broient le temps.

Une fois encore : par où devais-je commencer? J'avais espéré pouvoir parler ici et là à quelqu'un qui avait encore des souvenirs précis des dernières années de l'époque coloniale. J'étais parti d'emblée de l'idée qu'il n'y aurait pratiquement plus de témoins de la période antérieure à la Seconde Guerre mondiale. Je pourrais déjà m'estimer heureux de trouver un informateur d'un certain âge susceptible de me parler de ses parents ou de ses grands-parents pendant l'entre-deux-guerres. Pour les périodes plus anciennes, je devrais chercher tant bien que mal mon chemin en m'aidant de la boussole tremblotante des sources écrites. Il m'a fallu un certain temps pour m'apercevoir que, si l'espérance de vie moyenne au Congo aujourd'hui est très faible, ce n'est pas parce qu'il y a peu de personnes âgées, mais parce que tant d'enfants meurent. L'effrayante mortalité infantile fait baisser la moyenne. Au cours de mes dix voyages au Congo, je n'ai pas tardé à rencontrer des gens de 70, 80 et même 90 ans. Un jour, un vieillard aveugle de près de 90 ans m'a beaucoup parlé de la vie que son père avait vécue; indirectement, j'ai pu ainsi plonger dans les années 1890, à une profondeur étourdissante. Mais ce n'était encore rien par rapport à ce que Nkasi m'a raconté.

Vue du ciel, Kinshasa ressemble à une reine termite, monstrueusement enflée, en proie à une agitation frémissante, toujours s'affairant, toujours grossissant. Sous une chaleur écrasante, la ville s'étire le long de la rive gauche du fleuve. De l'autre côté s'étend sa sœur jumelle, Brazzaville, plus petite, plus fraîche, plus rayonnante. Les tours de bureaux ont des façades en verre miroir. C'est le seul endroit au monde où deux capitales peuvent se regarder, mais Kinshasa voit dans Brazzaville le reflet de sa propre misère.

Kinshasa a une palette de couleurs variée, sans les pigments éclatants d'autres villes inondées de soleil. On n'y voit jamais les couleurs saturées de Casablanca, jamais les coloris chauds de La Havane, jamais les teintes rouge intense de Bénarès. A Kinshasa, la moindre touche de peinture se décolore si vite que les gens ne semblent plus vouloir se donner la peine de la rafraîchir : les couleurs délavées sont devenues une esthétique. Les

pastels dominant, coloris dont raffolaient déjà les missionnaires. De la plus modeste boutique où l'on vend du savon ou quelques minutes d'appels téléphoniques, aux volumes exubérants d'une nouvelle église pentecôtiste, les murs sont immanquablement peints en jaune délavé, vert délavé ou bleu délavé. Comme si des néons restaient allumés dans la journée. Les caisses de Coca-Cola entassées en de grandes forteresses dans la cour de la brasserie Bralima ne sont pas rouge écarlate mais rouge terne. Les chemises des agents de la circulation ne sont pas jaune vif, mais couleur d'urine. Et sous les rayons les plus ardents du soleil, même les couleurs du drapeau national ont l'air pâle en claquant au vent.

Non, Kinshasa n'est pas une ville bigarrée. La terre n'y est pas rouge, comme ailleurs en Afrique, mais noire. Sous la fine couche de couleur pastel perce toujours la grisaille des murs. Quand les maçons font sécher leurs briques au soleil le long du boulevard Lumumba, tout un nuancier de gris s'offre au regard : des briques humides gris foncé, à côté d'autres gris souris, à la texture du cuir, à côté d'exemplaires cendrés. La seule couleur qui saute vraiment aux yeux est le blanc du manioc séché, appelé aussi cassave, la plante à tubercules qui constitue l'alimentation de base dans une grande partie de l'Afrique centrale. Les bassines en plastique remplies de farine que vendent des femmes accroupies ont un tel éclat qu'elles les obligent à plisser les yeux. A côté d'elles s'élèvent des montagnes de racines de manioc, de grosses souches d'un blanc éblouissant qui font penser à des défenses d'éléphant sciées en morceaux. Quand on voit du ciel ces tas désordonnés, on a l'impression que le sous-sol montre les dents, furieux et apeuré comme un babouin. Une grimace. La dentition de travers d'une ville grisâtre. Mais d'une blancheur éclatante, ça oui. D'une blancheur impeccable.

Imaginons que l'on survole la ville comme un ibis. On voit un échiquier de toits rouillés en tôle ondulée, des parcelles de feuillages vert foncé. La grisaille de la *citée** également, les quartiers populaires de Kinshasa qui n'en finissent pas. On décrit des cercles au-dessus de quartiers aux noms de plomb, comme Makala, Bumbu et Ngiri Ngiri, et on descend vers Kasavubu, un des plus vieux quartiers pour les "indigènes", le terme désignant les Congolais à l'époque coloniale. On aperçoit l'avenue Lubumbashi, un axe rectiligne sur lequel débouchent d'innombrables ruelles et allées, mais qui n'a jamais été goudronné. C'est la saison des pluies, les flaques ont la taille d'une piscine. Même le plus habile chauffeur de taxi finit par s'embourber. Une boue d'un noir d'encre est projetée dans un crissement de pneus, maculant les flancs de sa Nissan ou de sa Mazda bringuebalante mais fraîchement lavée.

Mais laissons-le à ses jurons et poursuivons notre vol vers l'avenue Faradje. Dans la cour intérieure au numéro 66, au-delà du mur en béton hérissé de tessons de verre, au-delà de la porte en métal noire brille quelque chose de blanc. Zoomons. Ce n'est pas du manioc ni de l'ivoire. C'est du plastique. Du plastique moulé par injection, blanc, dur. C'est un pot. Un enfant est assis dessus, une adorable fillette d'un an. Sa coiffure : une plantation de petits palmiers attachés sur sa tête par de petits élastiques jaune et rouge. Sa robe jaune à fleurs est drapée autour de ses fesses. A ses chevilles, il n'y a pas de culotte : elle n'en a pas. Mais elle fait ce que font tous les enfants d'un an dans le monde entier quand ils ne comprennent pas pourquoi il faut absolument rester assis sur le pot : pleurer rageusement à vous fendre l'âme.

Je la vis assise là le jeudi 6 novembre 2008. Elle s'appelait Keitsha. Ce fut pour elle un après-midi traumatisant. Non seulement on la privait du plaisir d'un soulagement spontané, mais elle fut de surcroît obligée d'assister au spectacle le plus effrayant qu'elle eût jamais vu dans sa courte vie : un Blanc, chose qu'elle ne connaissait qu'à travers sa vieille poupée Barbie infirme, mais qu'elle voyait à présent en chair et en os, grandeur nature, en plus avec deux jambes.

Keitsha devait rester tout l'après-midi sur ses gardes. Tandis que les membres de sa famille discutaient avec ce curieux visiteur et allaient même jusqu'à partager des bananes et des arachides avec lui, elle demeura à bonne distance, fixant pendant de longues minutes la main de cet homme qui lui aussi piochait dans le sachet d'arachides avec un bruit de froissement.

Heureusement, je n'étais pas venu pour elle, mais pour son aïeul, Nkasi. Je laissai derrière moi la cour intérieure et la fillette en pleurs en écartant le drap fin. Je fus plongé dans la pénombre. Tandis que mes yeux essayaient de s'y accoutumer, j'entendis le toit craquer sous la chaleur. De la tôle ondulée, bien sûr. Et des murs bleu délavé, comme partout ailleurs. "*Christ est dieu**" y avait-on écrit à la craie. A côté, quelqu'un avait griffonné au charbon de bois une liste de numéros de portables. La maison en guise de carnet d'adresses, parce que depuis des années le papier est hors de prix à Kinshasa.

Nkasi était assis au bord de son lit. La tête baissée. De ses vieux doigts, il essayait de finir de boutonner sa chemise. Il venait de se réveiller. Je m'approchai et le saluai. Ses lunettes étaient retenues par un élastique qui faisait le tour de sa tête. Derrière les verres épais et couverts de rayures, je distinguai de petits yeux humides. Il lâcha sa chemise et prit ma main entre les siennes. Avec une force encore impressionnante dans les doigts.

“*Mundele*”, marmonna-t-il, “*mundele!*” Il paraissait ému, comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années. “Blanc.” Sa voix rappelait un rouage grippé par la rouille qui se met lentement en mouvement. Un Belge dans sa maison... après toutes ces années... Dire qu’il lui était encore donné de vivre ça.

“*Papa** Nkasi”, dis-je en m’adressant à la pénombre, “je suis très honoré de vous rencontrer.” Il me tenait encore la main, mais me fit signe de m’asseoir. Je repérai une chaise de jardin en plastique. “Comment allez-vous?”

— Ah”, gémit-il derrière ses verres de lunettes, si rayés qu’on ne voyait plus ses yeux, “ma *demi-vieillesse** me donne bien du souci.” A côté du lit était posé un bol contenant des crachats. Sur le matelas défraîchi gisait une poire à lavement. Le caoutchouc de la poire avait manifestement fait son temps. Ici et là un papier d’emballage de médicament. D’un coup, il rit de sa propre plaisanterie.

Quel âge cela pouvait-il bien faire, cette demi-vieillesse? Sans aucun doute, il avait l’air du plus vieux Congolais que j’eusse rencontré jusque-là.

Je n’eus pas à réfléchir longtemps. “*Je suis né en mille huit cent quatre-vingt-deux**.”

1882? Les dates sont un concept relatif au Congo. Il m’est parfois arrivé de demander à un informateur quand un événement s’était produit et de l’entendre me répondre : “Il y a très longtemps, oui, vraiment très longtemps, au moins six ans, c’est sûr, ou plutôt non, attendez un peu, disons un an et demi.” Mon souhait de présenter le point de vue congolais n’allait jamais pouvoir vraiment se concrétiser : j’attache trop d’importance aux dates. Et certains informateurs tenaient plus à donner une réponse qu’à en donner une exacte. En revanche, j’ai souvent été frappé par la précision avec laquelle ils parvenaient à évoquer de nombreux faits dans leur vie. En plus de l’année, ils pouvaient souvent me préciser le mois et le jour. “J’ai déménagé à Kinshasa le 12 avril 1963.” Ou : “Le 24 mars 1943, le bateau est parti.” Cela m’a tout simplement appris à faire preuve d’une grande prudence concernant les dates.

1882? Ah bon? Nous parlions donc de l’époque de Stanley, de la fondation de l’Etat indépendant du Congo, des premiers missionnaires. C’était encore avant la conférence de Berlin, la célèbre rencontre de 1885, où les puissances européennes décidèrent de l’avenir de l’Afrique. Avais-je véritablement devant moi une personne qui non seulement se souvenait du colonialisme, mais avait aussi connu l’époque précoloniale? Quelqu’un né la même année que James Joyce, Igor Stravinski et Virginia Woolf? C’était difficile à croire. Cet homme devait alors avoir 126 ans! Non seulement il devait être la personne la plus âgée du monde,

mais il comptait aussi parmi celles qui avaient, de tout temps, vécu le plus longtemps. Au Congo par-dessus le marché. Trois fois l'espérance de vie moyenne du pays.

J'ai donc fait ce que je fais d'habitude : j'ai procédé à des vérifications et des contre-vérifications. Et dans son cas, cela revenait à exhumer le passé, avec une patience infinie, petit à petit. Parfois j'avais vite, parfois pas d'un pouce. Jamais je n'avais parlé ainsi avec l'histoire lointaine, jamais je ne l'avais sentie si fragile. Souvent je ne le comprenais pas. Souvent il commençait une phrase et s'interrompait au milieu, avec le regard étonné de celui qui va chercher quelque chose dans un placard mais soudain ne sait plus quoi. C'était une lutte contre l'oubli, mais Nkasi n'oubliait pas seulement le passé, il oubliait aussi l'oubli. Les trous qui se formaient se comblaient aussitôt. Il n'avait conscience d'aucune perte. J'essayais au contraire d'écoper un paquebot transatlantique à l'aide d'une boîte de conserve.

Mais en définitive je suis parvenu à la conclusion qu'il était bien possible que l'année de sa naissance soit la bonne. Il parlait d'événements des vingt dernières années du XIX^e siècle qu'il ne pouvait connaître que pour les avoir lui-même vécus. Nkasi n'avait pas fait d'études, mais il connaissait des faits historiques qu'ignoraient d'autres vieillards congolais de sa région. Il venait du Bas-Congo, la région située entre Kinshasa et l'océan Atlantique, où la présence occidentale s'est fait sentir en premier. Si la carte du Congo ressemble à un ballon, le Bas-Congo est l'embout à travers lequel tout passe. J'ai ainsi pu tester ses souvenirs concernant des événements bien documentés. Il parlait avec une grande précision des premiers missionnaires, les protestants anglo-saxons venus s'installer dans sa contrée. Ils avaient effectivement commencé vers 1880 leur entreprise de conversion. Il a donné les noms de missionnaires dont il s'est avéré qu'ils étaient arrivés dans la région vers 1890 et qu'ils étaient présents dans un poste missionnaire voisin à partir de 1900. Il a parlé de Simon Kimbangu, un homme d'un village des environs dont nous savons qu'il est né en 1889 et qu'il a fondé sa propre religion dans les années 1920. Et surtout, il a raconté qu'enfant il avait assisté à la construction du chemin de fer entre Matadi et Kinshasa. Or elle a eu lieu de 1890 à 1898. Et les travaux dans sa région ont commencé en 1895. "J'avais 12, 15 ans à l'époque", a-t-il dit.

"*Papa** Nkasi...

— *Oui**?"

Chaque fois que je lui adressais la parole, il avait l'air distrait, comme s'il avait oublié qu'il avait de la visite. Il ne cherchait absolument pas à me convaincre de son grand âge. Il racontait ce

dont il se souvenait encore et paraissait surpris de ma surprise. Il était visiblement moins impressionné par son âge que moi, qui ai rempli à ce propos un cahier entier.

“Comment se fait-il au juste que vous connaissiez votre date de naissance? Il n’y avait pourtant pas d’état civil?”

— C’est Joseph Zinga qui me l’a dit.

— Qui?

— Joseph Zinga. Le plus jeune frère de mon père.” Puis j’entendis l’histoire de l’oncle qui avait accompagné un missionnaire anglophone à la mission de Palabala et était lui-même devenu catéchiste, ce qui lui avait permis de connaître le calendrier chrétien. “C’est lui qui m’a dit que je suis né en 1882.

— Mais avez-vous connu Stanley?” Jamais je n’aurais pensé avoir l’occasion un jour dans ma vie de poser cette question avec le plus grand sérieux.

“Stanley?” demanda-t-il. Il prononçait le nom à la française. “Non, je ne l’ai jamais vu, mais j’ai entendu parler de lui. Il est d’abord arrivé à Lukunga, puis à Kintambo.” Cet enchaînement coïncidait en tout cas avec le voyage entrepris par Stanley entre 1879 et 1884. “Par contre, j’ai connu Lutunu, un de ses boys. Il venait de Gombe-Matadi, pas loin de chez nous. Il ne portait pas de pantalons.”

Le nom de Lutunu me disait quelque chose. Je me souvins qu’il avait été un des premiers Congolais à devenir boy chez les Blancs. Plus tard, le colonisateur le nommerait chef indigène. Il avait cependant vécu jusque dans les années 1950; Nkasi avait donc pu aussi faire sa connaissance plus tard. Ce n’était absolument pas le cas pour Simon Kimbangu.

“J’ai fait la connaissance de Kimbangu dès les années 1800”, dit-il avec insistance. Ce fut la seule fois où il fit référence, en dehors de sa date de naissance, au XIX^e siècle. Leurs villages étaient proches. Et il ajouta : “Nous avions à peu près le même âge. Simon Kimbangu était plus grand que moi en *pouvoir de Dieu**, mais j’étais plus grand en années.” A l’occasion de visites ultérieures, il confirma à plusieurs reprises qu’il avait quelques années de plus que Kimbangu, l’homme né en 1889.

Les semaines qui suivirent ma première visite, je passai voir Nkasi plusieurs fois. Là où je logeais à Kinshasa, je me replongeais dans mes notes, je réunissais les morceaux du puzzle et je cherchais les lacunes dans son récit. Chaque visite durait tout au plus une heure ou deux. Nkasi me disait quand il était fatigué ou quand sa mémoire lui faisait défaut. Les conversations se déroulaient chaque fois dans sa chambre. Parfois, il était assis au bord

de son lit, parfois sur le seul autre meuble de la pièce : un siège de voiture usé posé par terre. A une occasion, je lui ai parlé tandis qu'il se rasait. Sans miroir, sans crème à raser, sans eau, mais avec un rasoir jetable qu'il ne jetait jamais. Il se tâtait le menton, faisait les pires grimaces et raclait à l'aide du rasoir blanc sa peau marquée. Après avoir répété plusieurs fois l'opération d'un geste hésitant, il tapotait le rasoir sur le bord de son lit pour le vider. Des poils blancs voltigeaient puis tombaient sur le sol foncé.

Dans un coin de la pièce s'était accumulé tout un bric-à-brac : le reste de ses possessions. Une machine à coudre Singer cassée, un tas de haillons, une grande boîte de lait en poudre de la marque Milgro, un sac de sport et un ballot de linge. J'avais remarqué ce dernier détail lors de ma première visite. Il semblait contenir un objet bombé. "Mais qu'est-ce qui est enveloppé là-dedans?" ai-je demandé un jour. "*Ab, ça*!*" Il a tendu la main vers le ballot. Il a lentement défait l'étoffe et en a sorti un magnifique casque colonial. Un noir. Je ne savais même pas qu'il en existait de pareils. Sans que je l'aie demandé, il l'a mis et m'a fait un grand sourire. "*Ab, monsieur David**, toute ma vie j'ai vécu entre les mains des Blancs. Mais dans deux ou trois jours je vais mourir."

Il se déplaçait très difficilement. Il utilisait en guise de canne le manche d'un vieux parapluie, mais préférait s'en remettre à plusieurs de ses filles pour le soutenir. Nkasi a eu cinq femmes. Ou six. Ou sept. Les avis divergent. Lui non plus ne sait plus trop. La cour intérieure était toujours occupée par plusieurs membres de sa famille. Les estimations sur l'ampleur de sa descendance variaient. Trente-quatre enfants était le nombre qui revenait le plus souvent. En tout cas, quatre fois des jumeaux, tout le monde semblait s'accorder sur ce point. Des petits-enfants? Sans aucun doute plus de soixante-dix.

J'ai fait aussi la connaissance de ses deux frères cadets, Augustin et Marcel, qui avaient respectivement 90 et 100 ans. Marcel n'habitait pas à Kinshasa, mais à Nkamba. J'ai parlé avec le fils d'Augustin, un homme affable et avisé, qui n'était pas encore d'âge mur. Du moins, je le pensais. Jusqu'à ce qu'il me dise qu'il avait tout de même 60 ans déjà. C'était à peine croyable : on ne lui aurait pas donné 45 ans. Une famille d'une résistance exceptionnelle, ai-je pu constater, un hasard exceptionnel de la nature. Trois frères vieux comme le monde, tous trois encore en vie. Il y avait eu deux sœurs aussi, mais elles étaient mortes récemment. Elles aussi avaient dans les 90 ans ou plus.

Ils habitaient à quatorze dans trois petites pièces contiguës, mais tous les jours arrivaient ou partaient des membres de la famille. Nkasi partageait sa chambre avec Nickel et Platini, deux

jeunes d'une vingtaine d'années. L'un d'eux avait un sweat-shirt sur lequel était écrit *Miami Champs*. Nkasi étant le plus âgé, il avait le droit de dormir chaque nuit dans le lit, cela allait de soi ; les jeunes dormaient par terre sur des nattes de feuilles de bananier tressées. Dans la journée, ils allaient parfois s'allonger sur le fin matelas de leur grand-père.

Nkasi se nourrissait de manioc, de riz, de haricots, parfois d'un peu de pain. L'argent manquait pour la viande. Au bout d'une longue conversation, se doutant que j'avais faim, il avait poussé vers moi, à l'aide du manche de son parapluie, un régime de bananes et un sachet d'arachides. "Je le vois bien. La tête est fermée, mais le ventre est ouvert. Tiens, mange." Il était inutile de refuser. A chacune de mes visites, j'apportais quelque chose et j'achetais des boissons fraîches. La famille avait, comme bien d'autres dans la *citê**, un modeste dépôt de boissons de la brasserie Bralima, même si elle-même n'avait pas les moyens d'acheter les Coca et les Fanta. Une fois, j'ai vu Nkasi transvaser sur son siège auto un peu de Coca-Cola dans une chope en plastique. Avec une lenteur terrifiante, il a tendu la chope à Keitsha. Le spectacle était poignant : cet homme qui manifestement était né avant la conférence de Berlin (et avant l'invention du Coca-Cola) donnait à boire à sa petite-fille qui avait vu le jour après les élections présidentielles de 2006.

J'ai rencontré Nkasi pour la première fois le 6 novembre 2008. La veille s'était produit un événement marquant dans l'histoire du monde. A un moment donné, Nkasi a inversé les rôles au cours de la conversation. Avait-il lui aussi le droit de poser des questions? Il ne fallait pas toujours s'intéresser au passé. Il avait entendu une rumeur qu'il n'arrivait pas à croire. "C'est vrai qu'aux Etats-Unis un président noir a été élu?"

La vie de Nkasi recoupe l'histoire du Congo. En 1885, le territoire tombe entre les mains du roi des Belges, Léopold II, qui le nomme Etat indépendant du Congo. En 1908, le roi, face à de virulentes critiques en Belgique et à l'étranger, finit par céder à l'Etat belge son territoire qui, jusqu'en 1960, porte le nom de Congo belge, puis devient un pays indépendant, la république du Congo. En 1965, Mobutu prend le pouvoir par un coup d'Etat et il s'y maintiendra pendant trente-deux ans. A cette époque, le pays reçoit un nouveau nom : Zaïre. En 1997, quand Laurent-Désiré Kabila détrône Mobutu, le pays est appelé République démocratique du Congo. Pour l'aspect "démocratique", il faudra encore attendre un certain temps, car les premières élections libres en plus de quarante ans n'auront lieu qu'en 2006. Joseph Kabila, fils de Laurent-Désiré, est alors élu président. Ainsi, sans beaucoup

déménager, Nkasi aura vécu dans cinq pays différents, ou du moins dans un pays portant cinq noms différents.

Le pays que Léopold II avait conçu ne correspondait en aucune façon à une réalité politique existante, mais il avait une remarquable cohésion géographique : il se confondait avec le bassin du fleuve Congo. Chaque rivière, chaque ruisseau que l'on voit au Congo (à l'exception de deux minuscules cours d'eau) débouche tôt ou tard dans cet unique fleuve imposant et contribue théoriquement à cette tache brune dans l'océan. C'est une donnée purement cartographique ; sur le terrain, ce système hydrographique n'était pas ressenti comme une unité. Mais le Congo, un pays de 2,3 millions de kilomètres carrés, aussi grand que l'Europe occidentale, les deux tiers de l'Inde, le seul pays d'Afrique qui a deux fuseaux horaires, a depuis lors toujours été le pays de cet unique fleuve. Et en dépit de ces multiples changements de nom, il a toujours été nommé d'après la mère de tous les cours d'eau (le Congo, le Zaïre). En français, les habitants parlent encore aujourd'hui du *fleuve**, comme les habitants du plat pays parlent de "la mer" en se référant à la mer du Nord.

Le Congo n'est pas un fleuve rectiligne ; son cours décrit les trois quarts d'un cercle, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme si sur une horloge à affichage analogique on faisait reculer la grande aiguille de quarante-cinq minutes. Cette grande boucle s'explique par le relief régulier et relativement plat des terres à l'intérieur de l'Afrique centrale. Le Congo suit en réalité un seul grand méandre dans une région légèrement en pente qui le plus souvent ne se situe qu'à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur son trajet de plusieurs milliers de kilomètres, le dénivelé du fleuve ne dépasse pas mille cinq cents mètres, ce qui est inférieur à celui d'un gros torrent de montagne. Seul l'extrême sud du pays, où le fleuve prend sa source, atteint jusqu'à mille cinq cents mètres. On ne trouve de régions situées à une altitude de plus de deux mille mètres qu'à l'extrême est du pays. Le point culminant est juste à la frontière avec l'Ouganda : le mont Stanley, 5 109 mètres, le troisième plus haut sommet d'Afrique, couvert de neiges éternelles et d'un glacier (qui ne cesse de se réduire). Les montagnes à l'est, où se succèdent des lacs tout en longueur (appelés les quatre Grands Lacs, le Tanganyika étant le plus immense), sont le résultat d'une intense activité tectonique, dont témoignent aussi les volcans encore actifs dans la région. Cette bordure froissée de l'est du Congo fait partie du rift, la grande ligne de faille qui traverse l'Afrique du nord au sud. Sur le plan climatologique, cette région montagneuse peut être froide : dans une ville comme Butembo, par exemple, proche de la frontière avec

l'Ouganda, la température annuelle moyenne n'est que de 17 degrés Celsius, tandis que Matadi, non loin de l'océan Atlantique, connaît une température moyenne de 27 degrés. Ailleurs, la proximité de l'équateur assure un climat tropical, avec des températures élevées et une forte humidité dans l'atmosphère, même si les différences régionales sont considérables. Dans la forêt équatoriale, la température oscille l'après-midi entre 30 et 35 degrés; dans l'extrême sud du pays, on peut parfois voir du givre pendant la saison sèche. La durée et le début de la saison sèche peuvent aussi varier.

Les deux tiers du pays sont recouverts par une dense forêt équatoriale qui, avec une surface de 1,45 million de kilomètres carrés, est la plus grande forêt humide du monde après l'Amazonie. Vue d'avion, on dirait un gigantesque brocoli sans fin, une région représentant trois fois l'Espagne. Au nord et au sud, *la forêt** se transforme peu à peu en savane. Pas une mer infinie d'herbes jaunes ondulantes, à la *National Geographic*, mais une savane-parc devenant progressivement une savane de buissons à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur. La biodiversité du pays est spectaculaire, mais de plus en plus menacée. Trois des principales découvertes zoologiques du xx^e siècle ont été faites au Congo : le paon du Congo, l'okapi et le bonobo. Il est en tout état de cause miraculeux qu'on ait encore pu découvrir, au xx^e siècle, un singe anthropoïde. Le Congo est le seul pays au monde où l'on rencontre trois des quatre types de singes anthropoïdes (il manque l'orang-outan); mais le chimpanzé et surtout le gorille des montagnes sont des espèces animales dangereusement menacées.

Les ethnographes ont différencié au xx^e siècle environ quatre cents groupes ethniques à l'intérieur des terres, correspondant à autant de communautés avec leurs propres coutumes, leurs propres formes de vie en société, leurs propres traditions culturelles et souvent aussi leur propre langue ou dialecte. Ces groupes sont généralement désignés sous une forme plurielle, que l'on reconnaît au préfixe *ba-* ou *wa-*. Les Bakongo (qui s'écrit aussi baKongo) font partie du peuple Kongo, les Baluba (ou baLuba) du peuple Luba, les Watutsi (ou waTutsi, ou encore waTuzi) du peuple Tutsi. Dans les chapitres suivants, j'utiliserai le terme d'usage courant en néerlandais. Je parlerai par conséquent des Bakongo et des Tutsi, ce qui, a défaut d'être cohérent, a le mérite d'être pratique. J'ai évité autant que possible la forme au singulier (Mukongo ou muKongo). Kongo avec un *k* désigne le groupe ethnique qui vit près de l'embouchure du fleuve Congo, tandis que Congo avec un *c* désigne le pays et le fleuve. Les langues de ces groupes commencent le plus souvent par le préfixe *ki-* ou *tshi-* : le kikongo, le tshiluba, le kiswahili, le kinyarwanda. Là aussi

j'ai privilégié l'usage. On trouvera par conséquent swahili plutôt que kiswahili, kinyarwanda plutôt que "rwandais". Le lingala est l'exception à la règle, ce qui n'empêche pas qu'en lingala, les langues commencent aussi par *ki-*. J'ai entendu un jour quelqu'un parler de "kichinois". Et le kiflamba est la langue des Baflamba, un mot dérivé de "Flamands" : c'est donc le néerlandais.

La richesse anthropologique exceptionnelle du Congo ne doit pas faire oublier la grande homogénéité linguistique et culturelle du pays. Presque toutes les langues sont bantoues et présentent une similitude structurelle interne. (Bantou, ou bantu, est le pluriel de *muntu* et signifie "les gens".) Cela ne veut pas dire que Nkasi comprendra automatiquement quelqu'un venu de l'autre bout du pays, mais que sa langue ressemblera à celle de l'autre, de même que les langues indo-européennes se ressemblent. Ce n'est qu'à l'extrême nord du Congo que se parlent des langues fondamentalement différentes, appartenant au groupe des langues soudanaises. Partout ailleurs, les langues bantoues ont connu un essor lié à la propagation de l'agriculture depuis le nord-ouest. Même les Pygmées, les chasseurs-cueilleurs initiaux de la forêt équatoriale, ont fini par utiliser les langues bantoues.

La conscience ethnique est un concept relatif au Congo. Presque tous les Congolais peuvent indiquer avec précision de quelle ethnie ils sont issus, ainsi que leurs parents, mais le degré d'identification à cette ethnie varie considérablement selon l'âge, le lieu de résidence, le niveau d'éducation et, ce qui prime sur tout le reste, les conditions de vie. Les ethnies sont plus soudées quand elles se sentent menacées. A divers moments de sa vie, on peut accorder plus ou moins d'importance à cette appartenance. S'il est une chose qui ressort clairement de l'histoire mouvementée du Congo, c'est l'élasticité de ce que l'on appelait autrefois la "conscience tribale". Il s'agit là d'une catégorie fluide. J'y reviendrai souvent.

Bien que les noms des provinces et leur nombre aient souvent changé, les habitants utilisent invariablement plusieurs désignations régionales pour diviser cet immense territoire. Le Bas-Congo forme, on l'a vu, l'embout du ballon. Matadi en est la capitale administrative. Dans ce port maritime situé à cent kilomètres vers l'intérieur des terres viennent s'amarrer des porte-conteneurs qui ont remonté le puissant courant du fleuve Congo. Plus en amont, des rapides rendent impossible la navigation. Kinshasa, une ville qui compte d'après les estimations huit millions d'habitants, appelés les Kinois, se situe précisément à l'endroit où le ballon s'élargit. A partir de là, le fleuve redevient navigable, jusque loin dans les terres. A l'est de Kinshasa, on arrive au Bandundu, une

province entre la forêt et la savane qui englobe, entre autres, Kikwit ainsi qu'une région importante sur le plan historique, le Kwilu. A côté, dans le cœur du pays, se trouve le Kasai, la région diamantifère. Sa ville principale est Mbuji-Mayi, devenue ces dernières années, sous l'effet de la fièvre du diamant, la troisième, peut-être même la deuxième du pays. Plus à l'est, on atteint la région autrefois appelée le Kivu, qui est désormais divisée en trois provinces : le Nord-Kivu, le Sud-Kivu et Maniema. Les deux Kivu forment le fragile sommet du ballon, Goma et Bukavu en étant les principaux centres, juste à la frontière avec le Rwanda. Cette région agricole est densément peuplée. Du fait de sa situation en altitude, elle est à l'abri de la maladie du sommeil, l'élevage y est possible, et le sol et le climat se prêtent aux cultures à forte valeur ajoutée (café, thé, quinine).

Au nord de cet axe Bandundu-Kasai-Kivu s'étend la plus grande partie de la forêt équatoriale, scindée administrativement en deux gigantesques provinces que l'on souhaite subdiviser depuis longtemps déjà, l'Equateur et la Province orientale, dont les capitales respectives sont Mbandaka et Kisangani. Toutes deux sont au bord du fleuve et peuvent être rejointes par bateau depuis Kinshasa. C'est surtout Kisangani qui a joué un rôle décisif dans toute l'histoire du Congo. Au sud de cet axe est-ouest s'étend une autre province gigantesque, le Katanga, avec pour capitale Lubumbashi. Dans cette région minière bat le cœur de l'économie congolaise. Le Katanga se prolonge par un diverticule au sud-est, comme si un clown avait fait à la hâte un tortillon à ce ballon qu'est le Congo : le résultat d'un différend frontalier avec l'Angleterre à la fin du XIX^e siècle. Si le Katanga est très riche en cuivre et en cobalt et le Kasai vit de ses diamants, le sous-sol du Kivu recèle de l'étain et du coltan et celui de la Province orientale également de l'or.

Les quatre grandes villes du pays sont donc Kinshasa, Lubumbashi, Kisangani et, depuis peu, Mbuji-Mayi. Pour l'heure, elles ne sont reliées entre elles ni par un chemin de fer ni par des routes goudronnées. Le Congo compte en ce début du troisième millénaire moins d'un millier de kilomètres de routes goudronnées (et il s'agit essentiellement de voies vers l'étranger : de Kinshasa vers le port de Matadi, de Lubumbashi vers la frontière avec la Zambie, pour permettre l'importation de marchandises et l'exportation de minerais). Pratiquement plus aucun train ne circule. Les bateaux de Kinshasa à Kisangani mettent des semaines à arriver. Quand on veut se rendre d'une ville à l'autre, on prend l'avion. Ou on dispose de beaucoup de temps. Selon une règle empirique, pour une heure de trajet à l'époque coloniale, il faut compter une journée entière aujourd'hui.